
Entre amours profanes et amour sacré : les *Prisons* de Marguerite de Navarre et les *Octonaires de la vanité et inconstance du monde* d'Antoine de La Roche-Chandieu

Jean LECOINTE (Professeur émérite de littérature française du XVI^{ème} siècle à l'Université de Poitiers)

Conférence* donnée à l'occasion des "Journées Claude le Jeune" des 22 et 23 septembre 2023, organisées par l'association Musique au Temple et l'Université du Temps Libre (UTLA) de Pau.

À la lecture du titre de cet exposé, certains auront sans doute reconnu une allusion au livre célèbre de Lucien Febvre, consacré pour l'essentiel à l'œuvre de Marguerite de Navarre, *Amour sacré, amour profane*. Nous nous proposons donc de reprendre ici pour une part cette réflexion, en l'actualisant, et en l'élargissant ; en ce qui concerne Marguerite, nous centrerons notre analyse sur le livre des *Prisons*, un de ses derniers ouvrages, que nous venons d'achever d'éditer ; d'autre part, nous élargirons le propos aux *Octonaires de la vanité et inconstance du monde*, d'Antoine de La Roche-Chandieu, dont la mise en musique par Claude Le Jeune vous sera présentée en concert ce soir.

Entre ces deux textes, il existe une série de différences notables, tenant à l'époque de la rédaction, à la personnalité des auteurs, à leurs milieux respectifs, notamment confessionnels. Ils n'en participent pas moins assez largement d'une même dynamique spirituelle, dans leur intention même, principalement didactique et parénétiq ue, et jusque à un certain point dans leurs partis-pris théologiques. En tout cas, ils nous font nous mouvoir l'un et l'autre dans l'espace qui sépare, ou unit, l'amour divin des amours profanes.

Ce constat nous dictera l'organisation du propos : nous commencerons par mettre en évidence les importantes différences qui les séparent ; puis nous en soulignerons les points de convergence, principalement en nous appuyant sur une lecture suivie des *Prisons*, et en suggérant au fil de cette lecture des parallèles, nombreux, avec les *Octonaires*. Enfin, nous reviendrons sur notre intitulé, en nous interrogeant sur la « philosophie de l'amour » qui sous-tend la démarche de nos textes, dans une confrontation, ambivalente, avec ce qu'on a pu nommer « la philosophie platonicienne de l'amour », omniprésente dans la culture de la Renaissance.

* Conférence donnée le 23 septembre 2023 à la Médiathèque André Labarrère (Pau)

1. Deux auteurs, deux époques, deux horizons culturels et confessionnels, deux œuvres.

Marguerite et Chandieu relèvent globalement de deux générations différentes. Née en 1492, morte en 1549, Marguerite appartient à la génération, et au règne, de François 1^{er}, dont elle est la sœur aînée. Etroitement liée affectivement à son frère, elle a contracté deux mariages successifs, le second, le plus connu, en 1527, avec Henri d'Albret, roi putatif de Navarre, une Navarre alors réduite à la Basse-Navarre, le reste ayant été annexé par l'Espagne au début du siècle. Le couple disposait cependant de domaines très étendus, en quasi-souveraineté : presque tout le sud de la Garonne, l'Angoumois, les duchés d'Alençon et de Berry, notamment. On sait les liens de Marguerite avec Pau, qui faisait figure de capitale des états d'Henri d'Albret. Mais elle était en réalité fort gyrovague, circulant entre la Cour de France, elle-même itinérante, l'Angoumois, Nérac, où elle a tenu une sorte de cour, les théâtres d'opération militaires, en Picardie, par exemple, en 1537... Souvent à cheval, donc, ou en litière : une de ses chansons spirituelles, sur la maladie de son frère, est écrite par « La Reine de Navarre estant en sa litiere ». Elle décède en son château d'Odos, près de Tarbes, le 21 décembre 1549.

Le temps de Marguerite, c'est donc la première Renaissance française, le « beau XVI^e siècle », encore fortement imprégné par la tradition médiévale.

Littérairement parlant, Marguerite de Navarre est surtout connue pour son *Heptaméron*, publié à titre posthume ; il s'agit d'un recueil de nouvelles, accompagnées de dialogues, les « devis », composé sur le modèle du *Décameron* de Boccace. Mais elle est d'abord l'auteur d'une abondante production poétique, essentiellement d'inspiration religieuse. Mentionnons simplement le *Miroir de l'Ame pecheresse*, un de ses premiers textes, publié en 1531, qui s'est attiré une condamnation de la faculté de théologie de Paris, en raison de ses positions jugées trop proches de celles de Luther.

Quant aux *Prisons*, c'est un long ouvrage en vers demeuré manuscrit (publié seulement en 1896) : rédigé probablement entre 1544 et 1547, il constitue en quelque sorte le testament spirituel de la Reine, qui y récapitule l'essentiel de ses convictions religieuses, et de sa vision du monde.

On rappellera à ce sujet la participation de Marguerite à ce courant de pensée religieuse que les spécialistes appellent « l'évangélisme » : nourrissant des sympathies pour un certain nombre d'idées de la Réforme, l'importance des Ecritures, le salut par la Foi plutôt que par les œuvres, etc., ses tenants restent fidèles à l'Eglise traditionnelle. Marguerite demeurera jusqu'à la fin dans le giron de l'Eglise catholique, recevra les derniers sacrements, et se verra inhumé dans la cathédrale de Lescar (où elle repose encore, apparemment). Tout cela ne l'empêchera pas de développer une importante

activité militante en faveur d'une série de réformes religieuses, et d'accorder largement sa protection aux « mal sentants de la foi » pourchassés par les autorités politiques et ecclésiastiques, toutes orientations confondues, ce qui lui vaudra les foudres de Rome, mais aussi celles de Jean Calvin.

Antoine de La Roche-Chandieu, quant à lui, né en 1534, mort en 1591, appartient à la seconde moitié du siècle, le temps des guerres de religion, des « Misères » et des « Feux », pour parler comme Agrippa d'Aubigné. Il est plus ou moins contemporain de la fille de Marguerite, Jeanne d'Albret, qui fera passer ses domaines à la Réforme, et il poursuivra sa carrière au service du fils de cette dernière, Henri de Navarre, devenu Henri IV.

C'est un pasteur protestant, un théologien qui a longtemps professé à Genève. Il a occupé auprès d'Henri de Navarre les fonctions d'aumônier. Il est surtout connu pour sa polémique poétique avec Ronsard, sous le pseudonyme de Zamariel, ce qui a donné lieu à la *Responce aux injures (...) de je ne sais quels prédicants de Genève*, de Ronsard, en 1563.

Je ne résiste pas au plaisir de vous citer l'échange d'amabilités entre les deux poètes, sous forme d'épigrammes, en « vers rapportés » :

Ta Poësie, Ronsard, ta verolle, et ta Messe,
Par raige, surdité, et par des Benefices,
Font (rymant, paillardant, et faisant sacrifices)
Ton cœur fol, ton corps vain, et ta Muse Prebstresse.

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil et ton fard,
Qui t'esgare, et t'incense, et t'enfle et te deguise,
(Devoyé, fol, superbe, et feinct contre l'Eglise)
Te rend confus, felon, arrogant, et cafard.]

Il est également l'auteur de nombreux ouvrages théologiques, surtout en latin, et d'autres poèmes plus ou moins militants, tout en cultivant à l'occasion une poésie de méditation plus détachée, des paraphrases des Psaumes, et, comme nous le verrons, les *Octonaires*, composés autour de 1580, ceux que Claude Le Jeune, musicien protestant, mettra en musique au début du XVII^e siècle.

L'arrière-plan historique et confessionnel semble donc aller de soi : on est en pleine période de guerres de religion, après la Saint-Barthélemy (1572), et les divers soulèvements huguenots. Henri de Navarre apparaît comme le chef du parti protestant, et la confrontation bat son plein, tant sur le plan militaire que sur le plan théologique.

Il faut cependant nuancer. En fait, autour de 1580, Henri de Navarre tente d'opérer une jonction entre le parti huguenot et les catholiques modérés, le « Tiers Parti ». La cour de Navarre est donc une cour « mixte » : le principal soutien de cette politique est l'épouse d'Henri, Marguerite de France, la « Reine Margot » ; à sa cour de Nérac, qui joue un rôle très important alors sur le plan littéraire et culturel, mais aussi politique, on croise des huguenots comme D'Aubigné ou Guillaume du Bartas, tout comme des catholiques, dont Michel de Montaigne, très lié à Marguerite (assez intimement même, a-t-on dit).

Si donc l'horizon intellectuel de Marguerite de Navarre ressortissait encore largement à la culture médiévale, celui de Chandieu s'inscrit très manifestement dans ce qu'on appelle souvent aujourd'hui la « littérature baroque », dont la cour de la Reine Margot a représenté un important foyer de diffusion en France. On a évoqué les – protestants – D'Aubigné et Du Bartas. Ils ont leurs pendants catholiques, cela va de soi, moins connus en général, du moins pour cette période.

Dans cette optique, on note que les *Prisons* de Marguerite de Navarre se présentent comme un poème allégorique directement dérivé des modèles médiévaux du « pèlerinage allégorique », dont le meilleur représentant est le *Pèlerinage de Vie humaine*, de Guillaume de Digueville ; mais l'on n'est pas si loin non plus du *Roman de la Rose*, et surtout de Dante, qui est explicitement mentionné, et imité. On notera qu'après Marguerite, ce modèle connaîtra un succès remarquable, au XVII^e, sous la plume d'un pasteur anglais : ce sera le *Pilgrim's Progress*, un des grands classiques de la littérature protestante anglaise de spiritualité. Remarquons aussi que l'une des éditions de 1541 des *Octonaires*, avec la musique de Le Jeune, se conclut sur une chanson – qui n'est pas de Chandieu, cependant – sur le même thème :

Ed. Paris, 1641, chanson finale, non présente dans toutes les versions de l'édition (auteur ?)

Ce monde est un pèlerinage, un pèlerinage :
 Les meschans forcenez de rage, forcenez de rage,
 Y font les devots pelerins,
 Qui fourvoyez des drois chemins, des drois chemins
 Tombent en la fosse profonde
 De la mort
 Tombent en la fosse profonde
 De la mort :
 Mais, ô toy, mon Dieu,
 Guidant mes pas en autre lieu,
 Tire moy du chemin du Monde (bis)

En tout cas, Marguerite met en scène un personnage symbolique, masculin, « l’Amy », qui, à la première personne, s’adressant à son ancienne « Amie », infidèle, va nous décrire toutes les étapes de sa « conversion », de « l’amour profane » à l’amour de Dieu.

Les *Octonaires*, en revanche, constituent une méditation spirituelle typiquement « baroque », tant par son contenu que par sa forme.

Le contenu est suffisamment explicité par le titre : « Vanité et inconstance du monde ». Il est encore mieux précisé par l’argument qu’un éditeur du temps place en tête de l’œuvre :

Argument de l’édition de 1587 :

Les Philosophes de tout tans, de toutes langues et de toutes professions, sacrez et profanes, après avoir ententivement consideré/le monde, et remarqué les effetz qui se pratiquent en luy, se sont tous escriez comme d'une même voix qu'il estoit plein d'inconstance, et de vanité, que la frequence en estoit mizerable et que les plus belles chozes dont il se voit ordinairement paré, n'estoient rien plus que songes, fumees et imaginations, bref une corruption de l'homme même qui se laisse emporter à l'envye de les posseder. Ce grand sage des sages, et qui Roy des plus heureux avoit abondamment goûté de toutes les de-/lices et gloires que ce monde semble departir aux siens, a plus librement que pas un et avec plus d'expression, discouru cete inconstante vanité dans son livre dit l'Ecclésiaste. L'auteur de ces huitains doctement animé sur le même sujet, le tréte aussi d'une façon excellente.

Le monde se passe et sa convoitize, Mais qui fet la volonté de Dieu demeure eternellement. I Jean 2 (verset 17).

Vanitas vanitatum, donc, la formule de l’Ecclésiaste qui préside à la plus grande partie de la production spirituelle baroque. On peut penser, après Chandieu, à Jean de Sponde, ou au catholique Chassignet, dans son *Mespris de la vie et consolation de la mort* (1594). Malherbe a résumé le motif dans une strophe célèbre :

N’aspire pas mon âme aux promesses du monde
Sa lumière est un verre et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent achève de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre !
C’est Dieu qui nous fait vivre,
C’est Dieu qu’il faut aimer.

Mais l’on aura aussi reconnu le sujet de ces innombrables natures mortes de l’époque, que l’on désigne sous le nom de « Vanités ».

Sur le plan de la forme, les cinquante huitains des *Octonaires* répondent au genre de l’épigramme, genre « baroque » par excellence. Conformément au modèle générique, ils développent chacun un concetto, une pensée ingénieuse, mise en œuvre à grand renfort de figures de style recherchées, métaphores, périphrases, antithèses, paradoxes et oxymores, et qui se résout sur une « pointe » finale, à la fois préparée et inattendue.

Pour un échantillon emblématique :

Octonaire 12 :

Mondain, qui vis et meurs au Monde perissable,
Miserable est ta vie, et ta mort miserable.
Car ta vie te tue et te tient attaché
Des liens de la mort, salaire du peché ;
Et du mourant pecheur la mort est immortelle,
D'autant plus perissant, qu'il perit sans perir.
Ainsi vivant mourant, Mondain, ta peine est telle,
Que ta vie est sans vivre, et ta mort, sans mourir.

Tout cela peut paraître assez loin d'une certaine « austérité calviniste ». Mais c'est un climat d'époque. Personne n'y échappe. Au contraire, on peut percevoir une volonté commune de partage de mêmes préoccupations littéraires, qui permettent de dépasser sur ce terrain les antagonismes qui surgissent sur d'autres. Au fond, en cette fin du XVI^e, protestants et catholiques continuent à vouloir communier dans une même culture, qui n'est pas seulement esthétique, mais s'étend très largement aux grands motifs de la méditation morale et religieuse.

On soulignera ici un paradoxe : Marguerite de Navarre, laïque, est beaucoup plus ouvertement religieuse, chrétienne, et même théologienne, dans les *Prisons*, que le théologien-ministre Chandieu, dans ses *Octonaires*, du moins. Il n'y est jamais question du Christ, rarement même de Dieu. En fait, les grands thèmes développés relèvent surtout d'un certain héritage philosophique antique, comme le signalait l'*Argument* de 1587, et tout particulièrement de la philosophie stoïcienne, alors revenue à la mode – on pensera à La Boétie et au premier Montaigne (voir Lagarde et Michard). C'est ce dont porte témoignage l'insistance sur le rôle de la « Vertu », confrontée aux assauts du « Monde », typiquement stoïcien :

Octonaire 41 :

Au langage des cieux une fois j'entendi,
Qu'au sage le Monde est comme nuict à l'aurore,
Comme au soleil rosee et ombre en plein midi.
Car vertu qui son coeur allume, eschauffe, enflamme
Est aurore, soleil et plain midi encore ;
L'ignorance est la nuict, les plaisirs sont rosee,
L'ombre, c'est vanité : qui suit tousjours nostre ame,
Jusqu'à ce que vertu l'ait du tout embrasee.

En termes réformés, et même évangéliques, on attendrait d'abord la Grâce et la Foi. Il faut attendre le dernier huitain pour obtenir la précision :

Octonaire 50 :
 C'est folie et vanité
 D'estre en ce Monde arresté.
 Le plaisir de ceste vie
 N'est qu'ennuy et fascherie.
 O Dieu, seul sage et constant,
 Fay-moy, pour vivre contant,
 Recevoir de ta largesse
 Ma fermeté et sagesse.

La « Vertu », pour Chandieu, est donc bien d'abord un pur don de Dieu. L'insistance sur le mot « seul » confère au huitain une coloration nettement réformée, cette fois. Mais c'est un cas pratiquement unique. Partout ailleurs, on peut sentir le pasteur, notamment à travers les allusions – jamais explicitées, toutefois – à l'Écriture, mais cela reste extrêmement discret. On a d'autre part des témoignages d'une réception favorable du texte dans le lectorat catholique : on le trouve partiellement recopié dans un bréviaire normand du XVII^e ! On notera aussi qu'une édition de Genève de *Poésies chrestiennes* fait suivre les *Octonaires* des *Quatrains* de Pibrac, autre proche d'Henri de Navarre, mais catholique, quant à lui.

2. Une voie de libération : les *Prisons* et les *Octonaires*.

Tâchons maintenant de confronter les grandes perspectives des *Prisons* avec celles des *Octonaires*.

Le thème général des deux œuvres est identique : le désabusement de l'âme vis-à-vis des séductions du monde d'ici-bas, ce que les Italiens appellent le *disinganno* ; là encore, il s'agit d'un sujet de réflexion privilégié de la méditation « baroque ». Dans le domaine des arts plastiques, il a connu une illustration impressionnante, un peu tardivement, en plein XVIII^e, avec la sculpture de « La désillusion (Il *disinganno*) » placée dans la chapelle San Severo à Naples, que certains d'entre vous connaissent sans doute.

C'est évidemment ce que veut exprimer le titre de « Prisons ». On retrouve l'image dans les *Octonaires* :

Octonaire 15 :

Comme le prisonnier cloué à sa cadene
 Songe qu'il fuit et court, où son plaisir le meine,
 Et celuy qui a faim, pense, en songeant, se paistre,
 Et moins il est repeu que plus il le pense estre,
 L'homme endormi au Monde en son peril s'asseure,
 Il songe qu'il est libre en sa captivité,
 Il songe qu'il abonde en sa necessité,
 Et tousjours sa prison, tousjours sa faim demeure.

Elle apparaît ainsi couplée, chez Chandieu, avec le motif du songe ; on pense bien sûr à Calderon : *La vida es sueño*, La vie est un songe...

Marguerite de Navarre va faire traverser à son « Amy » trois « prisons » successives, en trois livres, qui ne coïncident toutefois pas exactement avec les dites prisons : prison de « l'honneste amour », prison des sens, prison des livres, le tout pour déboucher sur la libération finale.

On l'a dit, « l'Amy » s'adresse à la première personne à son ancienne « Amie », avec laquelle il s'est engagé dans les liens d'une « honneste amour », c'est-à-dire d'une relation d'amour courtois, hors mariage, pas nécessairement chaste, mais impliquant un pacte de « service » et de fidélité réciproque.

L'évocation de cet amour donne d'abord lieu à des transports d'exaltation lyrique :

Prisons, I, 1 sqq. :

Je me moquoy de celluy qui s'aplique
 Et prend plaisir à la douce musique.
 Vostre parler m'estoit toute armonie,
 Qui ma prison rendoit si bien garnie
 D'ung son en quoy gist ma felicité,
 Que je n'avoys point de necessité
 D'orgues, de lucz, de fifres, de violes :
 Je trouvoys tout en voz douces parolles.
 Si ung bon mot ouyr de vous povoy,
 Croyez pour vray que autre parole ou voix*
 N'estoit sinon ce mot qui revenoit
 A mon oreille, là où il se tenoit.

On est en présence d'un véritable cas d'envoûtement amoureux. Marguerite insiste sur un motif que nous allons retrouver chez Chandieu, celui de l'homme abusé qui bâtit lui-même sa « prison » ; il ne cesse de se soumettre de plein gré à l'emprise à laquelle il est sujet :

Prisons, I, 100-106 :

Estant tout seul : mes chaînes je baisoys
Puis j'embrassoys, d'amour par trop espris,
Les pesantz ceptz* où courbé j'estoys pris ;
Puis me tournoys à la porte ferrée
Qui de verroulx redoublez fut serrée :
Tant doucement sa force regardoys,
Ou ... y touchois, et puis baisoys mes doigtz.

Chandieu ne nous dit pas autre chose, en développant le même paradoxe :

Octonaire 24 :

Qu'as-tu ? povre amoureux, dont l'ame demy-morte
Souspire des sanglots au vent qui les emporte.
N'accuse rien que toy. Ton mal est ton desir,
Et ce dont tu te plains, est ton propre plaisir.
Tu n'as autre repos que ce qui te tourmente,
Et t'esjouis au mal dont tu vas souspirant,
Buvant ce doux-amer qui t'enivre et qui rend
Ton plaisir douloureux et ta douleur plaisante.

Dans les *Prisons*, la Providence a beau s'efforcer d'ouvrir les yeux de l'Amy, il s'emploie de plus belle à s'aveugler lui-même :

Prisons, I, 223 sqq. :

Ung jour, ainsy ma prison regardant
Comme le bien dont plus j'estoys ardant*,
Le soleil viz entrer par la rompture*
Que j'apperceuz dedans la couverture*.
O que ce ray qui me donna dans l'œil
Me fist grand mal et me causa grand dueil !
Car il me fist, par sa grande beaulté,
Apercevoir ung peu de cruaulté
De ma prison ; mais pour plus ne la veoir,
Fermay mes yeulx, et feiz si bon devoir
De rabiller le lieu où il passoit,
Que le soucy* plus ne m'apparoissoit.

L'évidence va cependant devenir de plus en plus criante, et la première « libération » finit par s'opérer à la fin du premier livre :

Prisons, I, 609 sqq. :

Or adieu donc, ma prison et ma tour
Où je ne veux jamais faire retour !
Adieu l'abisme où j'estoys englouty,
Adieu le feu où souvent fuz rosty,
Adieu la glace où maincte nuict tremblay,
Adieu le lac de larmes assemblé,
Adieu le mont pour moy inaccessible.
D'y retourner il ne m'est plus possible
Par vous : de vous plus compte je ne faiz,
Adieu vous dy pour la seconde foys.

Toutefois, le « prisonnier » ainsi « libéré » n'a de cesse de se bâtir une nouvelle prison « mondaine », en se livrant aux trois grandes tentations sensuelles, le Plaisir, l'Ambition et l'Avarice, que la tradition, reprise par Marguerite et Chandieu, fait correspondre aux trois « concupiscibles » de la première épître de Jean :

Car tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et pompe de vie (...). Et le monde passe, et sa concupiscence (trad.Olivetan).

Emboîtant le pas aux commentateurs de Dante, Marguerite assimile ces trois tentations aux trois « bêtes » du début de la *Divine Comédie*.

Chandieu leur consacre lui aussi toute une série d'octonaires :

Octonaire 18 :

Ambition, Volupté, Avarice,
Trois Dames sont à qui on faict service,
Et les Mondains se travaillent sans cesse,
Pour en avoir Honneur, Plaisir, Richesse.
Tous sont payez. Le vain Ambitieux,
N'a que du vent. Le fol Voluptueux,
Un repentir. L'Avare, un peu de terre,
Et moins en a, d'autant plus qu'il en serre.

Certes, il est toujours question ici d' « amour », mais d'un amour vulgaire, bien distinct de « l'honneste amour » qui faisait l'objet du livre I :

Prisons, II, 309-314 :

Car jamais plus ne vouloys asservir
 Mon cueur d'aymer une autre ou la servir,
 Pensant que myeulx vault des femmes user
 Que ydolatrre d'elles ou abuser :
 User ainsy comme fait une beste,
 Sans passion*. De ceste amour honneste
 Vous seulle, Amye, aymée avez esté
 De moy, par vraye amour d'honnesteté.

On sera sensible à une ambiguïté : cet amour « bestial » est, d'un certain point de vue, dévalorisé au regard du premier. On nous avertit qu'il relève pourtant d'un moindre degré de péché, absolument parlant, par rapport à la « vraye amour d'honnesteté », expressément dénoncée comme une « idolâtrie », bref le péché contre le premier commandement, en soi le plus grave qui soit. Paradoxe sur lequel il nous faudra revenir.

Ainsi abandonné à la « prison des sens », l'Amy a toutefois la chance, évidemment procurée par le Ciel, de voir venir à lui un « Vieillard », qui lui adresse une longue admonestation salutaire. Nommé « De Science Amateur », le vieillard constitue très manifestement une allégorie de la Philosophie. Son discours relève pour l'essentiel d'une inspiration stoïco-platonicienne :

Prisons, II, 892-902 :

Pour ces lyens au vray appercevoir,
 Je vous requiers, faictes vostre devoir
 De livres veoir et tant estudier,
 Et requerir chercher et mandier,
 Que lez vertuz qui dedans sont encloses
 Devant voz yeulx soient du tout descloses.
 Vous en verriez de diverses estoffes*,
 Car en voyant les dictz des philozophes
 Et leurs beaux faictz, et comme desprisé*
 Ilz ont le monde, et cassé et brisé
 Tout leur vouloir, n'estimant nulle gloire
 Telle que avoir de soymesme victoire.

On retrouve ici le registre qu'affectionne également Chandieu, comme on l'a vu : l'éloge du pouvoir de la « Vertu » et de la « Sagesse », en soi profanes, notamment sous les métaphores filées du combat et de la victoire :

Octonaire 41 :

Je vi un jour le Monde combattant
 Contre Vertu, sa plus grande ennemie :
 Il la menasse et elle le desfie,
 Il entre au camp et elle l'y attend,
 Il marche, il vient, il s'approche, il luy tire ;
 Mais tous ses coups ne peuvent avoir lieu,
 Car tous les traicts du Monde sont de cire,
 Et le bouclier de Vertu est de feu.

Là encore, cependant, l'Amy ne va pas tirer de l'exhortation tout le profit qu'il conviendrait : de la lecture des livres, à laquelle on l'invitait, il va faire le support d'une troisième « prison ». À chacun des « piliers » de cette prison correspond un pan du savoir encyclopédique du temps, notamment à travers le contenu des « arts libéraux » : grammaire, rhétorique, mathématiques, etc.

Une surprise : la clef de voûte de l'édifice « carcéral » n'est autre que la Bible ; on est évidemment quelque peu interloqué : c'est la Sainte Ecriture, que l'évangélisme considère comme le principal fondement de la foi chrétienne, qui est censée parachever l'œuvre d'enfermement dans l'aveuglement spirituel.

Un paradoxe de plus, qui n'est qu'apparent. Pour Marguerite, si l'Ecriture constitue bien la voie d'accès privilégiée à la plénitude de la Révélation, ce n'est pas simplement par elle-même. Il ne suffit pas de la parcourir de manière « livresque », il faut la recevoir « en esprit et en vérité », comme une « Parolle vive ». Là encore, une intervention providentielle va mettre bas cette ultime « prison », en permettant à l'Amy d'« entendre », à tous les sens du terme, quelques passages clefs du texte sacré :

Prisons, III, 480 sqq. :

Tres doucement adonques* le Puysant,
 Qui droit au cueur par l'œil tout soudain entre,
 [Frapa] le moyen au plus profond du centre.
 Et la façon fut en lisant ung texte
 Où Jesuchrist sa bonté manifeste,
 Disant à Dieu : « Pere, je te rendz graces,
 Qui aux petis et à personnes basses
 As revelé tes tresors et secretz,
 Et aux sçavants, gentz doctes et discretz*,
 Les as cachez : tel est ton bon plaisir (Mt 11, 25 ; Lc 10, 21). »

Nous accédons alors à l'illumination finale, le dévoilement de la vision mystique du « pur amour » de Dieu, réservé aux « âmes anéanties », qui savent se faire toutes petites devant Dieu, en découvrant qu'elles ne sont qu'un « Rien » devant son « Tout ». Découverte qui abolit définitivement la puissance fondamentale d'illusion où s'emprisonne l'être humain, ce que Marguerite appelle le « Cuidier », la prétention de l'homme à être quelque chose par lui-même et, à la limite extrême, le « Moi » : il lui faut « s'anéantir » en la seule considération de Dieu, de façon à s'unir, voire à fusionner avec Lui, dans un processus de « déification » - le terme est employé par Marguerite, après Denys l'Aréopagite, et la tradition spirituelle médiévale – lequel opère jusque à un certain point dès ici-bas :

Prisons, III, 3182 sqq. :

Las, tu ne veulx ou ne nous peulx respondre,
Si grant plaisir as de te sentir fondre
Et de te perdre en ce Tout amoureux,
Sans lequel Rien est tousjours langoureux*,
Auquel tu as plaisir si amplement
Qu'en toy n'y a penser ne sentement,
Veoir ny parler, estre et vie, car Tout
Qui par sa grace et bonté t'ayme moult,
T'a transformé en Tout. Dont je concluz
Qu'en ce Rien là, qui par ce Tout n'est plus,
Parfaitement liberté se recœuvre

Un des attendus de ce « pur amour », explicité dans un autre poème de Marguerite, est la renonciation à toute considération d'une rétribution céleste. Quand bien même Dieu aurait décidé de nous damner, nous devons continuer à l'aimer jusque au bout. Thème « mystique » bien connu, qui court de Marguerite Porète à Jeanne Guyon, notamment.

Les *Prisons* viennent alors s'achever sur le cantique d'amour de l'âme définitivement affranchie, car pleinement « anéantie » :

Prisons, III, 3207 –fin :

O feu ardent, doulx Esprit d'amour plain,
Qui ayant mys Rien à rien, dans le sain
Du puyssant Tout, du grand Tout, l'as remis !
O forte Amour, à qui Tout est soubzmys,
De recevoir ce Rien par ton mistere,
Ceste voix* là ne puy ny ne doyt taire :
Que où l'Esprit est divin et vehement,
La liberté y est parfaitement.

On chercherait en vain dans les *Octonaires* l'équivalent de ces transports d'amour divin. L'évocation de la rencontre avec Dieu y est très occasionnelle, strictement limitée à l'au-delà, et formulée en termes assez retenus :

Octonaire 6 :

Quand le Jour, fils du Soleil,
Nous descovre à son resveil
La montagne couloree
D'une lumiere doree,
Je remets en ma pensee
Le beau jour d'Eternité,
Quand la nuict sera passee
Et ce monde aura esté.

Pour trouver dans le champ de la poésie réformée des accents comparables à ceux des *Prisons*, il nous faudrait cette fois nous tourner vers la fin des *Tragiques* de D'Aubigné, dans son évocation de l'âme qui « Extatique se pâme au giron de son Dieu »

3. Les « philosophies de l'amour » de Marguerite de Navarre et de La Roche-Chandieu.

Un petit rappel : l'horizon culturel de la Renaissance a été fortement marquée par un courant philosophique auquel on donne souvent le nom de « philosophie platonicienne de l'amour ». La doctrine a été formulée au milieu du XVe siècle par des penseurs florentins, Marsile Ficin et Léon Hébreu, principalement.

La pensée de Marguerite de Navarre a souvent été rapprochée de cette théorie, un peu sommairement. Il est vrai que Marguerite connaît bien Ficin, dont elle a fait traduire le *Commentaire du Banquet de Platon* ; elle réfère souvent à divers éléments de la philosophie platonicienne, notamment à la célèbre figure de l'Androgyne. L'influence est donc sensible, mais on ne saurait parler de reprise pure et simple.

Comme on le sait peut-être, la doctrine « platonicienne » établit une sorte de transition graduelle de l'amour « profane » au « vrai amour », celui de Dieu, à travers un processus d'épuration progressive. Mais, d'une certaine manière, l'amour des amants finit pas s'intégrer à l'amour divin, ainsi transcendé et préservé tout à la fois.

Il n'en est rien chez Marguerite. Entre l'amour humain, aussi « honneste » et « parfait » qu'il soit, et l'amour divin, il existe une césure radicale. La trame narrative des *Prisons* en témoigne assez clairement : si l'expérience de l'amour courtois a préparé l'Amy à la conversion, c'est à la faveur de son échec, et l'épreuve d'une cruelle désillusion. On l'a vu,

aux yeux de Marguerite, tout amour terrestre de nature idéale participe du péché d'idolâtrie. Les « parfaictz amants » se trompent de dieu. On est là en présence d'une vision du monde de type « augustinien », marquée par un pessimisme affirmé à l'égard de la nature charnelle de l'être humain, supposée radicalement « corrompue », et dont la rédemption passe dans une certaine mesure par la suppression. Rien de plus opposé, en première instance, à l'humanisme optimiste des platoniciens de Florence.

Inutile de préciser que Chandieu communie pleinement avec Marguerite dans cette conception des choses. Les évocations de l'amour dans les *Octonaires* n'ont pas même la dignité et la force de séduction qui se dégage, malgré tout, de celles des *Prisons*. En lieu de l'« honneste amour », chez Chandieu, ne règnent que la convoitise de la chair et l'empire du péché.

Cette différence nous amène à relever un paradoxe de plus dans la pensée de Marguerite, qui n'en est pas avare : tout peccamineux, idolâtrique, qu'il soit, et voué inéluctablement à un tragique échec, « l'honneste amour » représente pour elle un passage obligé sur le chemin qui conduit à l'amour de Dieu. Écoutons les « devisants » de la 19^e nouvelle de l'*Heptaméron* :

Heptaméron, 19 :

Encores ay je une opinion, » dist Parlamente, « que jamais homme n'aymera parfaitement Dieu qu'il n'ait parfaitement aymé quelque créature en ce monde.

— Qu'appellez-vous parfaitement aimer ? » dit Saffredent. « Estimez vous parfaicts amans ceulx qui sont transiz & qui adorent les Dames de loing, sans oser monstrier leur volonté ?

— J'appelle parfaicts amants, » luy respondit Parlamente, « ceulx qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit beaulté, bonté ou bonne grâce, tousjours tendans à la vertu, & qui ont le cueur si hault & si honneste qu'ils ne veulent, pour mourir, mettre leur fin aux choses basses que l'honneur & la conscience réprouvent ; car l'ame, qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dedans ce corps, que desirer d'y parvenir. Mais, à cause que les sens, par lesquels elle en peut avoir nouvelles, sont obscurs & charnels par le peché du premier père, ne lui peuvent monstrier que les choses visibles approchantes de la perfection après quoy l'ame court, cuidans trouver en une beaulté extérieure, en une grâce visible & aux vertuz morales, la souveraine beaulté, grâce & vertu. Mais, quand elle les a cherchez & expérimentez & elle n'y trouve point celuy qu'elle ayme, elle passe outre, ainsi que l'enfant, selon sa petitesse, ayme les poupines & aultres petites choses, les plus belles que son œil peut veoir, & estime richesse d'assembler des petites pierres, mais en croissant aime les poupines vives & amasse les biens nécessaires pour la vie humaine. Mais, quand il congnoist par plus grande expérience que ès choses territoriales n'y a perfection ne félicité, desire chercher le facteur & la source d'icelle.

(...) — Ne voyez vous pas bien, » dist Longarine, « que la terre non cultivée portant beaucoup d'herbes & d'arbres, combien qu'ils soient inutiles, est désirée pour l'espérance qu'elle apportera bon fruict quand il y sera semé ; aussi le cueur de l'homme, qui n'a nul sentiment d'amour aux choses visibles, ne viendra jamais à l'amour de Dieu par la semence de sa parole, car la terre de son cueur est stérile, froide & damnée.

— Voilà pourquoy, » dist Saffredent, « la plus part des Docteurs ne sont spirituels, car ils n'aymeront jamais que le bon vin & chamberières laides & ordes, sans expérimenter que c'est d'aymer dames honnestes.

Une sorte de platonisme « révisé », donc : l'apprentissage de l'amour de Dieu passe bien par la « chair », et, en un sens même, par le « péché ». La « conversion » ne saurait faire l'économie de l'étape de l'égarement, et du désabusement, dans la souffrance. Entre l'amour terrestre et l'amour céleste, il existe donc, simultanément, pour Marguerite, une opposition radicale et une analogie fondamentale. Seule une meurtrissure de la chair peut libérer les énergies du cœur. Seul le « trop aimer » une créature peut nous rendre capables d'aimer celui qui ne saurait jamais être assez aimé, le Créateur.

C'est ce qui légitime, croyons-nous, la transposition permanente - et à vrai dire traditionnelle - qui s'opère dans le discours de Marguerite du langage de la passion amoureuse à celui du transport mystique. Elle n'est nulle part mieux sensible que dans les Chansons spirituelles, poésies où Marguerite reprend des airs et des structures de chansons d'amour profane, souvent assez libres, pour y adapter des paroles édifiantes. Un simple exemple, plutôt frappant, au vu du décalage de registre :

Trop penser me font amours, → Si je ne vois mes amours	dormir ne puis toutes les nuits.
« Comment parlerais-je à vous Vous y parlerez assez, Vous viendrez à la fenêtre Quand mon père dormira	fin franc cœur doux ? mon ami doux : à la minuit ; ouvrirai l'huis. »
Trop penser, etc	
Le gallant n'oublia pas De venir à la fenêtre La fille ne dormait pas, Toute nue en sa chemise	ce qu'on lui dit, à la minuit ; tantôt l'ouït : et lui ouvrit.
Trop penser, etc	
« Mon ami, la nuit s'en va Départir de nos amours Baisons-nous, accolons-nous, Comme font vrais amoureux	et le jour vient : il nous convient mon ami gent, secrètement. »
Trop penser, etc	

Chansons spirituelles, 17 :

Sus : Trop penser m'y font amours.

Penser en la passion	→	De Jésuschrist,
C'est la consolation		De mon esprit. (Refrain)
Seigneur quand viendra le jour		Tant désiré,
Que je serai par amour		A vous tiré,
Et que l'union sera		Telle entre nous
Que l'espouse on nommera		Comme l'espoux ?
(Penser en la passion, etc)		
Ce jour des nopces, Seigneur,		Me tarde tant,
Que de nul bien ny honneur		Ne suis content ;
Du monde ne puy avoir		Plaisir ny bien ;
Si je ne vous y puy voir,		Las ! je n'ay rien.
(Penser en la passion, etc)		
Si de vostre bouche puy		Estre baisé,
Je seray de tous ennuy		Bien apaisé :
Baisez moy, acolez moy,		Mon tout en tous,
Unissez moy par la Foy		Du tout à vous.
(Penser en la passion, etc)		

Il me semble que nous avons là une part du secret de cette vibration charnelle et émotionnelle qui traverse l'œuvre de Marguerite, notamment sa part la plus fortement marquée par l'inspiration « mystique ». Une vibration qu'on a du mal à percevoir au même titre sous la plume de Chandieu, avouons-le.

Cela nous conduira, en conclusion, à formuler une hypothèse : la mise en musique des *Octonaires* par Claude Le Jeune ne procéderait-elle pas, pour une part, à la restitution de cette dimension émotionnelle dans un texte qui se déploie d'abord, explicitement tout du moins, sur le registre formel et intellectuel¹ ? De la « musique au Temple », donc, en quelque sorte ? La musique, terrain privilégié de conciliation entre les émois de la chair et les élans de l'âme.

Je m'interrogerais bien, en cauda, sur la nature de cette « âme », en écho à la présentation de ma conférence, par Philippe Laurent, je crois, dans le petit dépliant, une âme dont participeraient en définitive en commun tant Marguerite que Chandieu. À tout hasard, je serais tenté de la caractériser tout bonnement comme une âme chrétienne, et confessante.

¹ On pourra signaler les ressources qu'offre de ce point de vue le recours aux reprises en contrepoint, qui amplifient le texte, et permettent une surimpression émotionnelle.